

NEIGEUSE LA MERLETTE BLANCHE

Le fabuleux, histoires, mythes et légendes dans le retard mental.

24 mai 2013

Annie Stammler. Psychiatre/Psychanalyste. Paris. France.

Merci, tout d'abord, Chère Giuliana Galli Carminati, de m'avoir invitée ici, à la Clinique de « La Belle Idée ». La Belle idée ! On est tout de suite dans un monde où la créativité est à l'honneur, est vivante, a une place centrale. Bref, un monde fabuleux...

Nous avons fait connaissance, en août 2012 au Canada, dans le Québec, « La belle province », à Mont-Tremblant, où des Journées étaient organisées par l'AIRHM, autrement dit, l'Association Internationale de Recherche sur le Handicap Mental.

Vous m'avez proposé de parler de l'un de mes livres du secteur Jeunesse, un livre, comme les autres de ce secteur, un peu inhabituel, de la part d'une psychiatre/psychanalyste, inhabituel déjà de par le titre, *Neigeuse, la merlette blanche*.

La couverture de ce livre (un livre que j'ai écrit et illustré voici à présent plus de vingt ans) avait été repérée par une enfant autiste, admise depuis peu dans l'Internat Médico-Pédagogique de la région parisienne où je travaillais à mi-temps sur un poste de psychiatre. Cette enfant, murée dans son monde, sans aucun contact avec l'entourage, sans aucun langage, ne prenant aucun objet, était allée droit vers l'image de l'oiseau blanc et avait pointé un index sur cette image qu'elle avait touchée. Le livre venait d'être édité par Indigo et Côté-Femmes ; il a par la suite été réédité par L'Harmattan.

Tout au long de ma pratique, j'ai tenté d'accompagner des enfants autistes. Des autistes profonds, et aussi des enfants que l'on peut dire, pour certains d'entre eux, « sauvages » tant ils étaient inapprochables, bondissant dans tous les sens, ne réagissant pas à l'appel de leur nom, poussant des cris aigus, tentant pour l'une d'elles, de s'arracher la langue lorsque un mot, ordurier en général, lui était venu à la bouche, peut-on dire.

Ils ne s'étaient pas engagés dans le langage au sens d'un discours s'adressant à l'autre, faisant lien social, mais ils étaient humanisés, pacifiés. L'enfant qui tentait de s'arracher la langue avait découvert la guitare dans un groupe centré sur la musique, mené par deux éducatrices et produisait des accords très harmonieux. Elle interpellait de grands gestes ceux et celles qui passaient dans le dortoir où elle avait sa place, poussant des petits cris, suppliant manifestement, qu'on la conduise dans la salle de musique. Elle pouvait adresser une demande... Avec l'un et l'autre de ses parents qui s'étaient séparés de façon tumultueuse, par le biais de la musique, un échange s'établissait. Une guitare lui avait été donnée dans chacun des deux foyers, lorsqu'elle y passait un week-end.

La clinique la plus difficile est certainement celle de l'autisme. Kanner a décrit en 1943 un tableau clinique dont le trait pathognomonique est « l'inaptitude à établir des relations normales avec les personnes, depuis le début de la vie ». L'autisme a été classé parmi les psychoses, en 1972, puis maintenu à cette place dans la loi de juin 1975. En juin 1996, l'autisme est reconnu en tant que handicap ; il s'agit alors en fait d'assurer « une prise en charge adaptée de l'autisme ». Ceci à la suite d'un drame qui amena une mère à se faire meurtrière de sa fille autiste. Cette mère faisait face à sa fille, seule, sans aucun soutien. C'est dans ce contexte qu'une rééducation à caractère pédagogique, s'inspirant des thèses cognitivistes et des sciences neurologiques, a pris jour. Dès lors, la notion de la folie, donc de la vérité, est excentrée de la clinique. Puis le concept même d'autisme a été démultiplié en spectre autistique. C'est devenu très complexe. Il arrive assez souvent que des enfants présentés comme autistes ne le soient pas, si on continue à prendre en compte la description de Kanner.

L'autisme, après avoir été déclaré « Grande cause nationale », en France, en 2012, fait l'objet actuellement, de mesures qui me semblent très préoccupantes. Une atmosphère passionnelle a toujours entouré l'autisme. Certaines associations de parents d'enfants autistes ont depuis longtemps déclaré la guerre aux psychanalystes, les accusant de culpabiliser les mères, notamment...

Peut-être s'agit-il, parfois, du réveil possible d'une angoisse intolérable, inabordable ?

Les structures d'accueil sont très insuffisantes, dans l'hexagone, là tout le monde est d'accord. Mais, vient d'être présenté le 3^o plan autisme (2013-2017), « prenant (je cite) la direction d'un accompagnement enfin respectueux des personnes autistes et de leur famille ». Suivant les directives de la Haute Autorité de Santé, (qui ignore tout de la psychanalyse) un grand « nettoyage » doit être effectué, tant dans les Centre d'Action Médico-Sociale Précoce, que dans les Centres Médico-Psycho-Pédagogiques, les Hôpitaux de Jour, les prises en charge devant être uniquement comportementales et développementales.

« Les recommandations de la HAS ne rangent cependant pas la psychanalyse parmi les méthodes non recommandées. » (Lu sur le net le 21/05/13)

Je n'ai pas travaillé dans un CAMPS, mais nombre de mes collègues ont pu y faire un travail remarquable auprès de jeunes enfants et de leurs parents. Plus souvent, de leur mère.

Dans un document relatif au handicap mental, récemment reçu par mail, il est spécifié que les psychanalystes ont à se « spécialiser » en matière d'autisme. La psychanalyse est-elle un savoir de spécialiste ?

Face à tout patient, quel que soit son âge, il importe dès lors que l'on fonctionne en tant que psychanalyste de se défaire de tout savoir afin d'être à son écoute.

Se débarrasser des psychanalystes dans le domaine de la petite enfance, un lieu que Françoise Dolto, tout d'abord, avait tant ouvert, où allons-nous ? J'ai eu la chance d'assister à ses séminaires qui avaient lieu à l'Ecole Freudienne, à Paris, et aussi à ses présentations de dessins d'enfants qui avaient lieu face à un large public fait de professionnels de la petite enfance venant de tous azimuts. Un peu plus tard, j'ai eu la chance, là aussi, de rencontrer Rosine et Robert Lefort qui ont créé le CEREDA, le Centre d'Etudes et de Recherches sur l'Enfant dans le Discours Analytique et qui se sont tant penchés sur la petite enfance en souffrance et particulièrement l'autisme.

J'ai eu un cursus hospitalier que je n'ai pas poursuivi parce que je tenais à m'installer en libéral, à exercer là, en tant que psychanalyste. J'étais chef de clinique assistant en psychiatrie infantile. Je n'aurais pas exercé ces fonctions si je ne m'étais pas, dans le cours d'une psychanalyse personnelle, penchée sur ma propre enfance.

Je vais revenir au livre. *Neigeuse, la merlette blanche* est en fait le 6^o épisode d'une série de 8 que j'avais commencée à écrire et à illustrer peu de temps après avoir quitté le Centre d'Accueil de l'Aide Sociale à l'Enfance où j'avais un poste de psychiatre vacataire. J'avais parlé, à Mont-Tremblant du premier épisode, qui a pour titre *Poussiérot le corbeau* et qui avait pu avoir des effets auprès d'un enfant autiste particulièrement violente.

J'avais tenté, durant plus d'un an, d'introduire les trois premiers manuscrits, abordant à leur façon, puisque les personnages sont des oiseaux, la maltraitance, la marginalité, auprès des maisons d'édition spécialisées dans la littérature dite enfantine. Avec des retours constants. Et puis, j'avais rencontré une enseignante qui travaillait à temps partiel dans l'édition, et qui m'avait suggéré d'écrire plutôt dans le registre du handicap mental. Mon abord de la maltraitance lui paraissait trop direct... Cela remonte à deux décennies, les choses ont bien changé...

J'avais suivi ses conseils ; en écrivant ce livre.

Pourquoi des oiseaux ? C'est une question qui m'est fréquemment posée.

Françoise Dolto suggérait à ceux et celles assistant à son séminaire d'aller s'asseoir dans un square et d'écouter les jeunes enfants. J'y suis allée, je les ai d'abord observés, tous, dès la

marche acquise, poursuivaient les pigeons qui s'envolaient bien évidemment. Les adultes ont oublié, c'est refoulé. Et puis, les oiseaux chantent... A l'ASE, alors que tous les enfants remarquaient, lorsque je la portais, une broche faite de notes de musique sur une portée, autour d'un violon, en s'exclamant « La musique ! », une éducatrice avec laquelle le dialogue était facile, m'avait affirmé que « ces enfants-là ne chantaient jamais parce qu'ils n'aimaient pas ça ! »

L'orthophoniste, la psychologue, et moi-même avons alors réuni les 30 enfants du pavillon, encadrés du personnel, surveillante, infirmières, éducatrices, et proposé des chants tels que « Au clair de la lune ». Tous les enfants avaient alors donné de la voix, avec une force remarquable ; c'était très faux mais qu'importe. A partir de là, dans le pavillon, le chant avait sa place...

Les ailes qui permettent l'envol... Ces enfants de passage, tous venant de Paris, placés sous contrainte, en quelque sorte (leur famille, réduite à la mère, en général, ne pouvant s'occuper d'eux) dans ce Centre d'accueil situé dans un village de l'Essonne, en pleine campagne... Le chant... C'est ainsi que j'avais choisi ce type de personnages. Il y a aussi les migrations. Un livre, actuellement en fabrication, qui aura pour titre *Kliko, la petite oie bernache*, (une espèce bien connue au Canada) aborde la question du long retour vers le nid, sans hésitation, à travers les couloirs migratoires...

Pour en revenir au livre, *Neigeuse, la merlette blanche*, l'histoire est celle d'une naissance différente : chez un couple de merles, deux oisillons ont brisé leur coquille ; le petit merle commence à se couvrir d'un duvet brun rouge, tandis que la petite merlette se revêt de blanc. « Neigeuse » sera son nom. C'est alors la foule des oiseaux du bois qui viennent la dévorer du regard et ce regard est infiniment blessant pour les parents. Conseil pris auprès d'un vieux sage, un hibou, ils vont consulter le grand, l'immense docteur Flamant rose dont le diagnostic tombe tel un couperet « albinisme avec retard mental »

Il y a alors, une réorganisation familiale. La mère est absorbée par les soins à donner à son oisillon qui sombre dans un retrait de type autistique, le père qui n'a plus vraiment de place, va chanter ailleurs et sa voix se fait si belle qu'il devient professeur de chant... Il est « Maître Merlo » ;

Et puis, le frère va prendre son envol, avec l'aide de son père. La pauvre mère a détourné les yeux de sa merlette pour voir son fils battre des ailes ; et Neigeuse, alors, tombe du nid...

Son appel à l'aide, en effet, elle n'a pas la force de ramener Neigeuse au nid, va être entendu ; par un pigeon, qui sera présent dans les épisodes ultérieurs. La famille se retrouve dans ces circonstances, le père est là pour réparer les dégâts occasionnés par la chute, il écoute le récit du retour au nid, Oscar Pijonvol n'a-t-il pas dit de Neigeuse, « C'est un oiseau rare ! »

Une parole qui a de l'effet. Maître Merlo, d'abord contrarié, va voir Neigeuse autrement, malade, certes, mais, avant tout, sa fille...

Neigeuse va sortir de son monde, se mettre à doucement siffler.

Le pigeon revient au coucher du soleil. Il va repartir avec Maître Merlo qui va donner des leçons de chant dans l'optique d'un concert qui aura lieu à la Tour Eiffel, bien sûr.

C'est là que réapparaît *Poussiérot le corbeau* et il sera le personnage central du premier rêve de Neigeuse.

La parole d'un tiers, qui dans l'histoire, est Pijonvol, la définissant autrement, comme un "oiseau rare", la déloge de sa position d'handicapée à vie.

"C'est bien le signifiant qui nous détermine et le désir de l'analyste qui peut, en cas de gel, lui donner son essor" écrivait une collègue, dans la critique parue alors dans le magazine freudien *L'An* de l'été 94.

Neigeuse, c'est un peu une enfant atteinte d'un syndrome polymalformatif avec nanisme dysharmonieux, avec aussi un albinisme, qui avait sa place dans un dortoir de petits, qui avait dû être hospitalisée en réanimation dans un état catastrophique, après une maladie

infantile compliquée, une rougeole. Du fait de son encéphalopathie, elle n'avait pas été vaccinée. Il avait été question de "débrancher" l'appareillage la maintenant en vie...

J'avais été autorisée à venir près d'elle, avec mon violon, dont elle connaissait le son, car je venais alors régulièrement en jouer dans le dortoir où elle avait sa place. Elle n'avait pas réagi lorsque je lui avais parlé mais le son de l'archet sur les cordes avait eu un effet immédiat qui s'était manifesté par des sécrétions abondantes au niveau de la sonde d'intubation trachéale.

De nombreux facteurs sont entrés en ligne de compte dans sa guérison et sa re-naissance: ses parents, son père, en particulier, lui accordaient à présent, un statut d'être humain. « Oh, un petit singe... » avait-il pu dire douloureusement, « C'est ma fille » disait-il à présent...

Toujours est-il qu'elle a pu, au moins un temps, créer sa propre musique sur un xylophone africain qui lui avait été donné par les éducateurs à sa sortie de l'hôpital, à son retour dans l'établissement.

Je n'ai jamais utilisé mes livres, cependant, des collègues, diverses personnes travaillant en institutions spécialisées, des enseignants aussi, ont pris *Neigeuse, la merlette blanche* comme outil de travail.

Neigeuse, la merlette blanche est probablement le livre au sujet duquel me sont parvenus les plus nombreux témoignages.

Le livre a fait l'objet d'une lecture commentée en classe maternelle. Les enfants dont les âges s'échelonnaient entre 4 et 6 ans, en réclamaient la lecture.

Je mentionnerai son utilisation par une collègue psychanalyste, dans une cure, en Centre Médico-Psycho-Pédagogique, avec une enfant de 11 ans, en échec scolaire massif, dont la personnalité s'était organisée sur un versant psychotique, et qu'il était question d'orienter vers le secteur de l'éducation spécialisée. Le livre, introduit dans les séances, avait donné un dynamisme à une cure désespérément stagnante.

Cette fillette, habillée de rose et de blanc par sa mère, s'était aussitôt identifiée à l'oisillon malade, dont l'histoire l'avait d'emblée intéressée. Elle posait des questions : "Qu'allait-il lui arriver ? Avec qui allait-elle vivre ?". Parallèlement, elle devenait un peu opposante, arrivait vêtue comme les enfants de son âge.

Elle avait pu être maintenue dans le circuit scolaire normal.

Contrastant avec ce type de prise en charge, une collègue travaillant en libéral m'avait parlé d'un patient, un universitaire de haut niveau, dont le fils, après des études brillantes, restait, depuis des mois, cloîtré dans sa chambre. Il avait lu ce livre dans sa salle d'attente, en avait fait l'acquisition et parlait à sa thérapeute « du tiers que son fils refusait de rencontrer, alors qu'un tiers, dans l'histoire, allait extraire *Neigeuse* de sa position d'handicapée à vie à laquelle un diagnostic médical l'avait rivée ». Un travail se faisait avec elle, dans les suites duquel son fils, quittait sa chambre, et consultait ailleurs.

Et puis, je me propose de parler de Dominique, qui n'est pas un patient, qui est le fils d'une amie de classe primaire, perdue de vue depuis bien des années et revue à l'occasion de vacances d'été. Il est atteint de trisomie 21.

Dominique est son véritable prénom ; je ne l'ai pas modifié car il signe ses compositions picturales du diminutif « DO ».

J'ai parlé de lui à plusieurs reprises, avec son accord et celui de sa famille. Au Centre Hospitalier de Montfavet où étaient organisées en juillet 2000 des Rencontres Internationales ayant pour thème « Culture, art et soins en psychiatrie », dans le service du Docteur René Padelon ; en octobre 2005, à Castres, où avaient lieu des Rencontres Internationales SIPE, soit Société Internationale de Psychopathologie de l'Expression/ARTESIA, Association d'Art-thérapeutes, centrées sur les « Exclusions, expressions et art-thérapies ; enfin à Lausanne, en juin 2008 dans le cadre de Journées ayant pour objet « Participation et responsabilités sociales ». Madame Viviane Guerdan en était l'organisatrice, au même titre que Geneviève Petitpierre, Jean-Paul Moulin et Marie-Claire Haelewyck.

Alors, je savais que le fils de cette amie était atteint de trisomie 21. Dans l'entourage, c'était dit autrement : "Il est mongolien". Il était allé aux "Papillons Blancs", puis travaillait en Centre d'Aide par le Travail (CAT). J'avais aussi appris qu'elle était seule, son mari étant rapidement parti à l'annonce du diagnostic, qu'elle était revenue vivre à proximité de sa famille, qu'elle s'était ensuite remariée.

Ils vivent donc, tous les trois, dans une maison qu'il faut pouvoir trouver, en dehors d'un village.

Elle savait, je lui en avais parlé au téléphone, que je travaillais en tant que psychiatre dans un Internat Médico-Pédagogique (IMP). Je lui avais dit aussi que j'écrivais des livres.

Alors, elle m'avait parlé du climat d'inquiétude qui avait entouré la naissance de Dominique, les non-dits, les réponses évasives aux questions, de l'équipe médicale. Le médecin de famille, cependant avait posé ce diagnostic. Puis elle était allée consulter, déjà seule, avec l'enfant alors âgé de trois mois, un Professeur de médecine exerçant dans une grande ville universitaire. Là, le diagnostic, infiniment blessant pour elle, avait été confirmé, assorti d'un pronostic sombre : " Il est mongolien. Il sera retardé".

Lorsque j'ai fait sa connaissance, Dominique travaillait à plein-temps dans un CAT et son travail consistait à coller des étiquettes sur des boîtes de conserves. A la demande de sa mère, il était "venu dire bonjour".

Il m'était apparu à l'évidence et d'emblée que cet homme jeune à qui il était bien difficile de donner un âge, à la fois enfantin et voûté, n'était pas sujet de sa parole. Il ne pouvait que répéter en écho, sur un mode surmoïque, certaines fins de phrases dites par sa mère, relatives à son travail : "Faut de l'ordre ! Faut être propre !"

J'avais laissé, ce jour-là, Neigeuse, la merlette blanche.

Quelques mois plus tard, je recevais une lettre de cette amie me disant que son fils s'était mis à, non pas vraiment dessiner, mais à colorier, à peindre après la lecture qu'elle lui avait faite de ce livre. Elle lui avait précisé que j'avais réalisé les illustrations.

Elle avait dit à Dominique, qui ne lit pas, qui n'a jamais essayé d'écrire, que les dessins étaient faits par l'auteur, qu'il avait rencontrée au cours de l'été.

Il ne lit pas, il n'écrit pas, cependant, son grand-père maternel qui s'est beaucoup occupé de lui lorsqu'il était enfant, lui avait appris à compter et à écrire les chiffres.

Ce grand-père était une sorte de héros familial dont l'épopée a quelque rapport avec la Suisse... C'est l'histoire d'une évasion d'un camp de prisonniers pendant la guerre de 39-45 ; ne pouvant plus supporter sa captivité, avec un camarade, avec la complicité de quelques autres, il avait pris la place de pommes de terre contenues dans un sac qui, avec une grande quantité de sacs semblables allait être acheminé par train vers la Suisse. Tout s'était bien passé et il avait pu regagner sa terre d'origine dans le sud-ouest de la France.

Je reviens à Dominique. Qu'est ce qui l'avait particulièrement touché, dans cette histoire, qui est en partie, bien sûr, la sienne ? J'avais posé cette question au téléphone, à sa mère, qui m'avait dit qu'il ne pouvait l'exprimer.

Toujours est-il qu'une porte s'était ouverte, à ce moment, pour lui: il allait explorer le monde des couleurs.

Il y a dans l'entourage familial tout un savoir sur le "mongolisme", très affirmé, et qu'il n'est guère possible de remettre en question. Si Dominique ne lit pas, s'il n'écrit pas, c'est parce qu'il est mongolien.

En même temps, l'entourage familial élargi, a été d'emblée attentif à ce centre d'intérêt nouveau. Du matériel a été fourni à Dominique, et il a été inscrit à un Atelier d'expression, au Centre d'Accueil de Jour. Là, chaque semaine, avec des éducateurs spécialisés, il réalisait par le biais de matériaux variés, des oeuvres diverses.

C'est surtout chez lui, que Dominique va développer ses activités picturales, avec de plus en plus, recherche de couleurs nouvelles. Assez rapidement, il va pouvoir n'aller au CAT qu'à mi-temps. Bientôt, lui sera édifié un vaste atelier où il pourra ranger son matériel et peindre. Ses productions ont pris un essor très net avec l'introduction de pochoirs fournis par sa tante, la sœur de sa mère. Le pochoir est un outil qui va constituer la base de ses productions picturales.

Il ne dessine toujours pas. Sa mère l'amène, chaque semaine, en ville (à une quinzaine de kilomètres) dans un magasin bien achalandé, et il achète ce qu'il veut : pinceaux, crayons, feutres d'art, tubes de peinture, pastels, etc... Comme il me l'a dit au téléphone, "on est trois !", c'est à dire, sa mère et sa tante, désignées là, chacune par leur prénom, et lui.

Dominique compose chacun de ses tableaux avec les pochoirs qu'il dispose, l'un après l'autre. Ensuite, il colorie, après avoir soigneusement mélangé les couleurs. C'est son véritable espace de liberté, me semble-t-il. Il "enferme" ensuite les animaux ou les fleurs (il n'y a pas de représentation de figure humaine) d'un trait de crayon-feutre noir, et passe enfin, le fond.

Les couleurs vives ainsi que la composition très singulière de ses dessins m'ont d'emblée frappée, de même, la représentation de ces animaux terrestres ou marins, isolés chacun dans un espace clôturé d'un contour sombre, aux membres séparés du corps, voire au corps morcelé, c'est certes l'effet des pochoirs utilisés, mais il ne cherche pas à relier au corps dans un temps second, les membres disjoints.

Parmi eux, j'avais remarqué d'abord un hippocampe, en position centrale, coloré en vert et recouvert de "scintillos", donc brillant, et dans le même habitacle bleu, derrière lui, une petite forme pareillement colorée. S'éloignent de lui trois animaux sauvages, dont un lion et un ours, alors qu'une araignée de mer est disposée au dessus de lui. Au dessous, à la hauteur de la queue, est représenté un poisson ou un cétacé, en position verticale, érigée. Un requin, horizontal est beaucoup plus extérieur.

Il y a eu, périodiquement des émissions, à la télévision, relatives aux hippocampes, à ces poissons, exceptionnels dans le règne animal : la femelle dépose en effet dans la poche ventrale du mâle, ses ovules, et la gestation s'effectue chez le mâle, qui expulse les petits hippocampes, un à un, par l'intermédiaire de contractions.

Dominique regarde avec sa mère et son beau-père, des émissions télévisées. Il aurait pu voir, par exemple, une telle émission. (En fait, je n'en sais rien. Ce sont mes propres associations.)

Je me suis demandée s'il posait, comme il le pouvait, compte tenu de sa structure, compte tenu de son histoire, la question de la fonction paternelle?

Une question peut-être impossible à poser ?

Comme sont impossibles à poser la question de la sexuation, de la différence des sexes, la question de sa naissance.

Au téléphone, je l'avais questionné à propos de l'hippocampe, "un animal qui me semblait intéressant". Dominique m'a répondu : "C'est un cheval!", et comme je lui demandais si c'était un cheval comme les autres, il m'a répondu que " Non, c'est un cheval des mers!". Il m'a ensuite fait remarquer qu'il y avait aussi l'araignée des mers, en effet présente dans ses dessins.

Il ne peut rien dire de la disposition des animaux : "C'est comme ça".

Il y a aussi des coccinelles, qui sont des autocollants. Les a-t-il choisies ? Sans doute pas.

Comment les dispose-t-il ? "Comme ça". Je remarque, cependant, sans rien en dire, que l'une d'elle est placée entre les deux pattes arrière d'un bison en train de charger. Là, il enchaîne spontanément, "Y a aussi le père Noël!" C'est, en effet un collage posé sur le soleil, placé lui-même à proximité de la lune. La séparation des 2 astres n'a pas lieu. Peut-être, par là, indique-t-il l'impossibilité dans laquelle il est de pouvoir effectuer une telle opération?

J'ai donc posé quelques questions à Dominique, mais sans insister : il ne peut sortir d'une énumération, et n'est manifestement pas intéressé. Ce qui l'intéresse, c'est "la couleur!". Il s'y met, le soir, comme d'habitude...

Il met donc en place toute une série de représentations (un mot dont il ne saisit pas le sens), séparées les unes des autres, avec un aspect de vitrail, qu'il n'articule à rien d'autre. Au fil du temps, des pochoirs de plus en plus perfectionnés lui sont fournis par l'entourage. Par exemple, des poissons ou crustacés émettant des bulles d'air, ou un avion en réaction dont la fumée sort des réacteurs sous forme de petits nuages. Un collègue me faisait remarquer l'analogie avec une chaîne d'ADN... La génétique, le chromosome supplémentaire, on les retrouve peut-être là, métamorphosés...

A propos de ces représentations isolées les unes des autres, je risquerais une association avec ces signifiants isolés, que l'on entend sans fin, dans les institutions de type IMP, par exemple, et qui ne vont pas faire pont avec d'autres, pour faire chaîne signifiante, pour entrer dans un discours qui ferait lien social.

Je me propose, pour bientôt conclure, dire quelques mots de la planche, bien différente, sur laquelle sont dessinés, toujours au pochoir, principalement des instruments de musique. Sont aussi représentés un croissant de lune proche du soleil, une chouette, de nouveau, et posée sur peut-être un tambour, scintillante également, une otarie ?

Le couvercle du piano a une forme de coeur. (Sa tante joue du piano)

Les instruments de musique ne sont pas enfermés dans des espaces clos. Ils sont "libres".

Dans le cadre de l'IMP, certains enfants étaient manifestement persécutés par la voix, la voix parlée, et s'automutilaient les oreilles lorsqu'on s'adressait à eux.

Voici quelques années, j'amenais parfois mon violon dans certains lieux, à l'IMP. A l'infirmerie, où séjournaient des enfants se mettant en danger, je me souviens, pendant l'écoute d'un Largo de Vivaldi, d'un soudain temps de calme, avec arrêt des auto-mutilations, d'enfants moins hypotoniques, ils se redressent, et dont les traits du visage s'éclairaient, effaçant la dysmorphie, chez l'un d'eux .

La musique a une place autre, qui a peut-être à voir avec un pré-langage primitif, la « lalangue » en lien avec le babil du nourrisson, qui est pure jouissance, qui n'a pas d'adresse ? C'est une simple question posée, pour le moment.

Et puis, Dominique a pu, avec l'aide d'amis de sa famille, avoir des conseils de peintres professionnels, exposer lors d'une exposition annuelle dans un château géographiquement proche. Il a pu avoir sa place parmi une trentaine d'exposants. Il a été interviewé, photographié, a fait l'objet d'articles dans le journal régional. Un des articles a pour titre « L'artiste Do et sa peinture magique ». C'est fabuleux...

La richesse et l'éclat des couleurs donnent une vitalité et une tonicité remarquables à ses compositions picturales. L'œil se promène comme dans un patchwork, et même si l'espace est rempli, ce n'est pas étouffant, angoissant comme peuvent l'être certaines compositions de patients psychotiques.

Il vend chaque fois plusieurs tableaux (dans ce secteur, ses parents interviennent) ; il a des commandes.

La parole de Dominique qui était assez explosive et lui donnait une élocution difficile à suivre, est devenue plus fluide.

Lors des expositions, les visiteurs vont voir ses œuvres, veulent le rencontrer. Il y a manifestement une transformation du regard porté sur lui. On ne voit plus le handicap de Dominique. Dans le regard porté sur lui, il y a un renversement de son statut. Il n'est plus défini par son handicap. Il est reconnu en tant qu'artiste. Il est devenu peintre.

Il me semble que pour Dominique, le signifiant "oiseau rare", dans un espace de transfert partagé avec sa mère, par le biais du livre dont les dessins aussi bien que le texte abordent la

différence, l'exclusion, l'isolement familial, a ouvert la porte vers un espace de création. Ce livre a ouvert un espace dans lequel il a prélevé l'objet « couleur »

Continue-t-il à peindre ? J'ai su qu'il avait dû être opéré d'une double cataracte dont l'évolution était rapide et avait entraîné une très importante baisse de l'acuité visuelle. Il avait cessé d'œuvrer dans son atelier. J'ai récemment téléphoné ; j'ai laissé un message sur répondeur. Il sait que je parle de lui, ici, aujourd'hui.

Pour conclure, à propos de ces livres, c'est bien dans le mi-dire, que leurs textes, sans prétention théorique, se proposent aux lecteurs. Ceux qui ont pu et peuvent y être sensibles, ont bien souvent, été intimement confrontés à des situations d'exclusion et de rejet. A certains parents d'enfants handicapés, quelle que soit l'étiologie du handicap, ces livres ont pu contribuer à permettre de prendre une distance, par rapport au processus d'exclusion dans lequel ils peuvent être pris.